

Lalandee eut pitié de l'épouvante et du désordre d'esprit du vieillard.

— Il n'y a pas eu dans ma conduite une seule action que je doive cacher, monsieur d'Erbray, répliqua-t-il d'un ton plus calme, et comme il m'importe que vous soyez instruit du passé, ce que vous ne pouvez comprendre, je vais vous l'expliquer.

— L'homme qui me sauva, vous l'avez sans doute deviné, fut mon frère Pharold : car Dieu, qui avait ses desseins, l'avait, vous le savez, placé sur votre route et la mienne.

— J'étais épuisé par la perte de mon sang, qui avait été considérable, mais en somme légèrement blessé, la balle ayant glissé sur les os et simplement déchiré les chairs. Pharold, qui est un peu chirurgien, m'appliqua un premier pansement, et je pus, avec l'aide de son bras, m'éloigner sur-le-champ.

— Pendant qu'il me prodiguait ses soins, j'avais réfléchi et votre crime, que je vous pardonnai dès lors, car je l'avais provoqué, j'en arrivai presque à le bénir.

— Avant de vous rencontrer, j'étais proscrit et fugitif. J'avais de puissants ennemis dont la haine, partout où je fusse allé, m'eût poursuivi et entravé. Flétri par une condamnation infamante, partout d'ailleurs j'eusse été suspect, et je ne suis pas de ceux qui s'accrochent d'une position douteuse. Convaincu de n'avoir pas démerité, je n'aurais ni accepté le dédain, ni le soupçon, et à tout instant j'aurais eu à lutter contre les entraves qui m'eût suscité le passé.

— Or ce passé, votre balle l'avait effacé avec mon sang. Le lieutenant Lalandee avait cessé d'exister. Il ne restait plus qu'un inconnu, abandonné sans ressources à lui-même, il est vrai, mais complètement maître de sa conduite et de sa personne et se sentant assez d'énergie pour recommencer une existence nouvelle et du sein de l'obscurité où il était tombé, s'élever au but que lui marquerait son ambition.

— Cette situation que le hasard m'avait faite, je la trouvais préférable à l'autre. Sur, si je disparaissais, de passer pour mort, je résolus de ne pas démentir cette croyance, de tout faire au contraire pour l'établir.

— J'avais un autre but encore, c'était de rendre, sous le nom nouveau que j'allais adopter, assez de service à ce gouvernement qui m'avait condamné pour le contraindre à rougir de son injustice, et de le placer de cette alternative, ou de laisser sans récompense d'éclatants services, ou, pour acquérir le droit de les reconnaître, d'effacer d'abord la flétrissure qu'il avait imprimée à mon honneur.

— En agissant ainsi, je m'imposais certes de douleurs sacrifiées ; je rompais tous les liens qui m'attachaient encore à la France, je brisais toutes relations avec une sœur aimée, avec une fille qui m'était plus chère que moi-même. Mais ceux que j'aimais avait déjà assez souffert sans que j'ajoutasse à leurs douleurs la connaissance de la vérité. C'était d'ailleurs le seul moyen qui me restât de revenir un jour, libre et honoré, au foyer des miens, et ce bonheur, je ne crus pas l'acheter trop cher au prix de longues années de lutte et d'isolement. Je ne savais pas alors, il est vrai, que je serais condamné à l'attendre si longtemps.

— Mon noble Pharold, à qui je confiai mes desseins, se mit à mon service avec sa discrétion et son dévouement accoutumés. Il fut convenu que les quelques jours pendant lesquels j'aurais à rester caché pour me retablir, je les passerais, à l'in-

su de tous, caché au château de Montbrun, où chaque jour il viendrait me visiter.

— Nous nous y rendîmes aussitôt et tout se passa ainsi que je l'avais espéré. La seule personne que je rencontrai en gagnant l'appartement désert où je voulais attendre ma guérison, ce fut vous, et vous n'avez pas sans doute oublié cette vision de la victime que vous croyiez tombée sous vos coups et que vous prîtes pour une apparition surnaturelle.

Le comte tressailla à ce souvenir, et, relevant vivement la tête :

— Mais hier ? dit-il d'une voix tremblante.

— Hier, c'était encore moi qui venais demander l'hospitalité à ce château qui m'avait déjà si fidèlement abrité et qui possède des issues connues seulement de Pharold et de moi. Du reste, si dès lors je ne suis pas allé à vous, monsieur d'Erbray, c'est que votre présence dans cette galerie, à pareille heure, m'avait semblé étrange et que je voulais savoir ce que vous y veniez faire. Et je le sais !

Le comte courba la tête sous le nouveau coup qui le frappait, et Lalandee reprit :

— Huit jours après cette nuit fatale, je quittais le château de Montbrun presque entièrement guéri, et je prenais avec Pharold le chemin de Saint-Nazaire, où je voulais m'embarquer pour l'Amérique. Grâce au ciel, une partie de la somme que j'emportais avait échappé à vos recherches, monsieur d'Erbray, et je ne partais pas sans ressources.

— A trois lieues de Saint-Nazaire, au moment où nous entrions, pour nous reposer, dans une auberge du bourg de Montoir, nous apprîmes que, quelques heures auparavant, un gentilhomme qui la quittait avait été jeté à bas de son cheval et si grièvement blessé qu'on craignait pour ses jours.

— Entendant dire que l'on n'avait pu encore lui amener le chirurgien du pays, Pharold monta à sa chambre pour lui offrir ses services. Ce gentilhomme, c'était le chevalier de Langoat qui portait aussi, exilé par vous, monsieur d'Erbray.

— Il était mourant et se débattait dans une douloureuse agonie où le souvenir de la complicité que vous lui aviez imposée n'était pas la moindre de ses souffrances. Il l'avoua à Pharold, il lui demanda même pardon d'avoir laissé planer sur sa tête, en gardant un silence coupable, des soupçons qui pouvaient lui devenir funestes.

— Nous eûmes pitié de ses remords, et, pour le calmer, j'allai le trouver moi-même et je lui découvris toute la vérité. Il fut touché de ma démarche à un point que je n'avais pas prévu, et sentant qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, il voulut du moins que sa faute tournât à mon avantage. Il me supplia, pour m'assurer les ressources que vous lui aviez promises et dont j'aurais sans doute besoin, de tenir sa mort secrète et d'accepter le legs qu'il me faisait de son nom et de son titre.

— Ce secours providentiel, je ne crus pas devoir le refuser, et je lui promis d'effacer de ce nom qu'il me transmettait les taches que ses faiblesses plus que ses vices y avaient imprimées. Quelques heures plus tard, le chevalier avait cessé de vivre, et le lendemain, après l'avoir fait ensevelir sous un nom supposé, je m'embarquais pour l'Amérique.

(La suite au prochain numéro).